

Je n'aurais pas dû. C'est si facile de dire ça après. Il a fallu que je me venge. Un peu comme si, pour me soigner, je choisissais le médicament le plus nocif. J'ai pris toutes les précautions nécessaires pour m'éviter des ennuis avec la police. J'ai porté des gants pendant l'opération. Ça n'a pas suffi. Il a dit que j'étais le seul à avoir détenu les clés de l'appart', c'est faux. Aziz a cherché par tous les moyens à me faire payer.

Je me suis vengé. Et maintenant ? C'est lui qui a gagné. C'était inévitable. On avait atteint un point de non-retour, lui et moi. Je ne sais pas si on peut dire les choses comme ça, mais je crois que l'installation dans un nouveau pays se passe rarement très bien.

Tout avait commencé impeccable. Je veux parler de mon histoire avec Istanbul. Je n'aurais jamais imaginé, le 21 mars, que quatre mois plus tard à peine, je m'inquiéterais d'être interrogé par la police. Je me souviens, il était venu me chercher au métro à Üsküdar. J'avais dit la Sortie 1 mais finalement je suis arrivé par la 4, à cause de l'ascenseur, et il m'a cherché, cet idiot. Je trimbalais avec moi un caisson à roulette qui contenait une petite table ancienne que je m'étais mis dans la tête de faire rénover à Istanbul. Pile au moment où j'ai mis les pieds sur l'esplanade, une des roues a lâché. Le caisson s'est mis à zigzaguer. C'est bizarre quand j'y pense. La grosse boîte avait embarqué à Nice sans problème, je l'avais retrouvée à

l'aéroport Atatürk en parfait état. Nous avons fait le voyage ensemble en métro. Il a suffi que je sois à quelques pas d'Aziz pour qu'elle se casse la figure. J'aurais dû y voir un signe et commencer à me méfier. J'ai reçu ses ondes en pleine gueule.

J'ai mis la faute sur l'auteur niçois du caisson qui avait mal fixé la roue. On essaye toujours de trouver un coupable. Qui sait, le Ciel ou quelque entité a essayé de me prévenir, méfie-toi, Marco, tu t'approches d'un individu pas net, on le connaît, on a un gros dossier sur lui.

Je ne l'ai pas du tout trouvé maléfique quand je lui ai fait la bise, il a eu un léger mouvement de recul que j'ai mis sur le compte d'une retenue bien légitime. C'était la troisième fois qu'on se rencontrait. J'ai tempêté contre le caisson et il a paru très intrigué.

« Tu avais besoin de prendre ce caisson avec toi ?

— Oui !

— C'est du contreplaqué. Ça n'a pas de valeur ».

Il n'avait pas tort.

« À l'intérieur il y a une table. Je t'expliquerai ».

Il semblait déstabilisé. Il ne comprenait pas. Il a marmonné qu'il était fatigué. Il ne s'attendait pas à ça, devoir m'aider à traîner ce boulet de caisson jusqu'à chez lui. Je l'ai arrêté net.

« Quoi ? Désolé, c'est comme ça ».

Il a souri bêtement comme pour dire qu'il avait parlé en l'air. J'ai regardé son visage. Il semblait perdu, comme si cette caisse, et toute ma personne, le mettait mal à l'aise. Il a bafouillé quelque chose d'incompréhensible. Je voulais juste qu'on monte ce caisson chez lui où je devais m'installer. Rien d'autre.

Trois semaines plus tôt, je lui avais envoyé un message pour savoir s'il pouvait me louer une chambre dans son petit troispèces. Il avait répondu oui sur l'heure et proposé un prix si bas que je l'avais immédiatement multiplié par trois. « Je te

donnerai ce que j'ai l'habitude de filer à Mustafa », lui dis-je. Il n'a pas répondu. Façon d'acquiescer sans paraître gourmand.

Depuis plusieurs années je fais des séjours d'environ un mois chez Mustafa. La chambre est petite, plutôt quelconque. Mais très bon marché et pas trop loin de l'embarcadère. Comme souvent à Istanbul, rive européenne ou asiatique, il faut se farcir une colline dans les pattes, des tonnes d'escaliers avant de souffler. À l'âge que j'ai, cinquantaine passée, le cœur y trouve son compte, la silhouette aussi. Une sombre histoire de puces de chat m'a contraint à chercher un nouveau gîte. Mustafa joue pleinement le jeu de la ville : entre deux cours à l'université et trois ventes de coques de téléphone pour arrondir ses fins de mois, il se consacre à l'animal sacré qu'est le chat à Istanbul. Sur sa terrasse ils sont à présent cinq. Deux seulement acceptent les caresses. Les autres se contentent d'attendre, bruyamment, qu'on les nourrisse. Nissan, le domestiqué de la bande, m'a filé ses puces. L'affaire se serait arrêtée là si la piqûre n'avait pas dégénéré en infection. J'ai saisi le prétexte. J'ai informé l'enseignant et vendeur de coques que je ne reviendrai plus chez lui. Quelque chose m'attirait chez Aziz que je connaissais à peine. Très business avec les touristes, Mustafa en voulait clairement à mes euros. Pour m'avoir signalé l'annonce d'un appartement à vendre et négocié la promesse de vente un dimanche après-midi, il m'avait réclamé cinq mille liras, ce que je lui avais donné sans hésiter. Par la suite, évaluant un peu lourdement la nature de mes besoins, il avait dressé la liste des actions qu'il accomplirait en mon nom : discuter avec l'entrepreneur de travaux, présentation officielle à mes voisins stambouliotes, choix des matériaux. Il était allé jusqu'à mentionner l'achat d'une bouilloire ! Comme si je n'étais pas capable de le faire moi-même. Il m'infantilisait. Il en était à vouloir me faire payer pour tout. J'en ai eu marre. Il me réclama par courriel huit mille liras. Inquiet de n'avoir pas d'autre choix que de faire appel à lui, je négociâi et proposai cinq mille, pas un sou de plus. Avec ce sens de l'arrangement

qu'ont les gens de ce pays, Il accepta. Plus on intimide les gens plus on a des chances de réussir. Il fut décidé qu'on se reverrait le lendemain de mon retour.

À peine parvenu dans ma nouvelle chambre, le caisson fut pris en charge par Aziz qui tenta de remettre la roue en place. Il sortit sa caisse à outils. J'en profitai pour appeler Mustafa. Pouvais-je récupérer les affaires laissées chez lui lors de mon précédent séjour ? Il proposa de me les apporter aussitôt. Fatigué par le voyage, j'acceptai. Il sonna. J'ouvris la porte. De l'entrée Aziz regarda Mustafa d'un œil à la fois torve et haineux. Il se contenta d'un signe de tête et s'éloigna sans l'inviter. J'étais stupéfait. « Entre, entre, dis-je à mon ancien logeur.

— Une autre fois, Marco, une autre fois », répondit-il, lui aussi secoué par l'accueil d'Aziz. Et il décampa dans l'escalier. « A demain ! » lui criai-je.

C'est que mon nouveau logeur avait bonne mémoire. Les deux s'étaient rencontrés en décembre quelques secondes à peine. Cela avait suffi à Mustafa pour se faire une opinion radicale d'Aziz. « Il n'a pas l'air normal, me dit-il le soir même. On dirait qu'il est malade mentalement ».

J'ai failli lui répondre « Et alors ? » Mais non. J'étais secoué. Qu'en savait-il ? Pourquoi disait-il ça ? Qu'avait-il vu sur son visage ? Je n'avais rien remarqué. Il souffrirait d'une quelconque maladie mentale ? Si tel était le cas, la précipitation de Mustafa à le juger comme s'il s'agissait d'un crime me révolta. Je contestai ses dires et n'en touchai, bien sûr, rien au pauvre Aziz.

Son attitude à l'égard de Mustafa me parut totalement disproportionnée elle aussi. Absurde. Je ne la compris pas davantage. Pourquoi lui avait-il lancé un tel regard chargé de haine ? S'était-il douté de quelque chose ? Avait-il pris conscience, ce matin de décembre, de ce que l'autre avait « vu » sur son visage ?

Dès le lendemain, je décidai, pour achever d'affaiblir Mustafa aux yeux d'Aziz, de lui raconter ce qu'il avait pensé de lui en décembre. Cela ne parut pas le surprendre, comme s'il s'y attendait et qu'il était habitué à ce qu'on porte sur lui ce type de jugement. « Je ne l'aime pas », commenta-t-il laco-  
niquement, sans faire allusion à la question mentale.

Dans la foulée, et sans le moindre rapport, il reconnut que la table à rénover avait justifié la coûteuse fabrication d'un caisson spécial. « Elle est très belle », me dit-il. Je sentis qu'à cause d'elle et de l'incident de la roue, il m'appréciait un peu plus. J'avais gagné des points en traînant ce caisson de Nice à Istanbul. J'avais fait preuve de courage. Il parlait peu. Il exprima son admiration par une sorte de gestuelle vague à laquelle j'allais peu à peu m'habituer, comme à tant d'autres choses chez lui.

Je me retrouvais dans ses bons papiers. Il ne me rejetait pas comme un vulgaire Mustafa. Je serais un invité, un compagnon de chambrée idéal. Nous allions passer du bon temps ensemble.

**L**e lendemain de mon arrivée il fit une curieuse déclaration. Une sorte de confidence à laquelle je ne m'attendais pas. Alors que j'évoquais avec lui sa passion de jeux violents sur internet, il m'annonça d'une voix timide, fluette, qu'il jouait pour lutter contre sa dépression. Je manque de flair. Je ne l'avais pas du tout imaginé dépressif. L'air apeuré de la veille sur l'esplanade d'Üsküdar, ses mots maladroits, c'était ça ? Je ne lui cachai pas ma surprise et lui demandai s'il suivait un traitement.

« Pas actuellement. J'en ai pris un, il y a dix ans, »

— Et...

— Pour l'instant, c'est pas ma priorité ».

Et quelle était sa priorité ? demandai-je. Il apprenait à jouer au violon et chaque samedi, il suivait un traitement de mésothérapie pour ne plus continuer à perdre ses cheveux. Le traitement contre la dépression attendrait. Chaque chose en son temps. Ses cheveux ! Longs et fins, ils se répandaient dans tout l'appartement. Et il ne faisait rien pour les cacher, même en fin de vie. Il était tellement amoureux de sa chevelure brune et christique que même perdue, il continuait à la chérir, à la pleurer en silence gisant au sol. Il gardait ses cheveux le plus souvent attachés avec un minuscule anneau en laine. Quand il les laissait tomber sur ses épaules, avec le sommet de son crâne dégarni, ça lui donnait un air légèrement satanique. Ses yeux

verts rattrapait le désastre capillaire. Des cheveux portés si longs chez un homme de trente-cinq ans, je n'en avais plus vu depuis la fin des années soixante-dix. En France, la mode était passée. A Istanbul, elle était le symbole d'une résistance aux traditions, au conservatisme ambiant. Une sorte d'opposition silencieuse au régime. Je compris vite qu'Aziz était non seulement un opposant farouche au parti au pouvoir, mais un ex militant LGBT. Il ne revendiquait pas très fort leurs droits, la dépression et les jeux vidéo ayant prélevé leur dû sur lui. Dans un pays où les conservateurs remportaient depuis quinze ans toutes les élections, il se contentait de s'affirmer le plus discrètement possible, sauf sur les réseaux sociaux où il n'hésitait pas à poster l'actualité gay. Sa chevelure était un étendard. Il était en train de la perdre, sans savoir par quoi il la remplacerait pour se donner un genre. J'emploie le mot genre au sens qu'il prend depuis quelque temps. Une indifférenciation entre masculin et féminin.

Autre chose me surprit : faisait-il exprès de lancer des regards que je ne peux définir que d'un mot : langoureux ? Je finissais par le trouver beau, excessivement beau. Même ses sourcils étaient soignés. Il m'expliqua d'un ton docte qu'il s'épilait la partie au-dessus du nez. « Mais ça doit faire mal ! m'écriai-je.

— Quand j'ai commencé, oui. Maintenant ça ne me fait plus rien. Et c'est beau, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai.

Nous mangions sur sa table envahie par un énorme écran, côte à côte. Les repas étaient préparés par son père qui passait plusieurs fois par semaine. D'étranges soupes où flottaient du riz, de l'orge et de douces épices. Je croisais parfois le père Tümtürk qui ne s'embarrassait pas de sonner. Il avait la clé de l'appart'. À plusieurs reprises je tentai de l'inviter à prendre un thé ou un café : il refusait en prétextant qu'il était pressé. Comme s'il craignait d'être entraîné dans une discussion à propos de son fils bien-aimé. Avait-il des informations à ca-

cher ? L'étranger que j'étais ne l'intéressait pas. Pendant tous ces mois il n'a jamais pris la peine de me poser la moindre question. Un jour qu'il s'était décidé à laisser quelque chose de potable dans le frigo, je lui envoyai un texto pour avoir la recette. Il me répondit, enjoué, que nous cuisinerions ensemble très prochainement, ce qui n'est jamais arrivé. Et il le savait en l'écrivant, j'en suis sûr. Mentir en Turquie, plus généralement en Asie, ne pose problème à personne. Je répète ce que dit un ami : on ne vous dira jamais merde, on préférera vous raconter des bobards.

Les premières semaines furent simples et agréables. Nous apprenions à nous connaître. Aziz m'informait sur mon nouveau pays. Simplement à l'observer, j'apprenais à y vivre. Je venais de m'acheter sur un coup de tête un appartement à Istanbul. Je l'avais visité à onze heures du matin, en décembre dernier. La luminosité, la vue sur la Corne d'Or, la tour Galata, je n'hésitai pas longtemps. Trois jours plus tard, Mustafa signa en mon nom un vague papier qui m'engageait (presque autant que les promesses de recettes du père Tümtürk). Je me trouvais en Géorgie, à Tbilissi, quand la nouvelle me parvint. Je me revois dans ce coffee shop au décor suranné, en train de savourer ce qui m'apparut alors comme une victoire. Je possédais un logement à Istanbul. Drôle d'idée à laquelle j'allais devoir m'habituer.

C'est en décembre également que je fis connaissance d'Aziz pour la première fois, quelques jours avant d'acheter ma garçonnière. J'avais cliqué sur sa photo dans une application de rencontres. Un air engageant, détaché, une casquette. Il habitait à deux pas. Il se définissait comme geek et nerd. Je connaissais le sens du premier, pas du deuxième. C'était le dimanche 3 décembre. Il me répondit qu'il prenait un cours de violon. On pouvait se rencontrer à Kadıköy en début de soirée. Quand je le vis deux heures plus tard, son air apeuré de petit garçon me frappa. Je me demandai pourquoi il avait accepté de me voir. Il y avait quelque chose d'insaisissable chez lui.



Peut-être l'écart générationnel. Vingt ans nous séparent. Il semblait aussi peu souriant que sûr de lui. Pourquoi avait-il accepté de me rencontrer ? Son allure, ses vêtements, il n'avait rien de banal. Comme je m'en rendis compte par la suite, dès le départ il imposa le rythme. Son côté hippie n'était qu'une façade, un genre, quoi.

Il avait une belle gueule. Avec quelque chose de fuyant qui gâchait tout, qui n'inspirait d'emblée ni la sympathie ni la confiance. On marcha dans les rues, on but un café turc, on parla de choses sans intérêt dont je n'ai aucun souvenir. On finit par dîner dans une *lokanta* qu'il connaissait.

J'habitais alors chez Mustafa à Üsküdar. Je lui proposai d'y passer. On écouta des chansons de Sinatra sur un vieux tourne-disque, Aziz semblait aux anges. Il prit congé et on promit de se revoir. Nous étions voisins. Je l'oubliai très vite. Il me relança dans la semaine et m'invita à lui rendre visite. En riant, je lui dis que si jamais j'avais besoin d'une chambre, je lui proposerais d'en louer une chez lui. Il acquiesça. On descendit prendre un petit déjeuner et on se sépara, après qu'on eut croisé par hasard Mustafa qui lui tailla un sacré costard.

Ce furent les deux seules fois où je le vis avant mon arrivée du 21. Si j'avais pu prévoir en décembre ce qui se passerait à partir de mars, j'aurais supporté les puces du chat sans broncher et évité de me retrouver confronté au bonhomme. Je n'emploierai pas le terme de monstre. Ce ne serait pas exact. Lui-même se voit comme un type bien. L'idée qu'il puisse déplaire ne l'effleure pas. J'ai affronté un tribunal à cause de lui. Malgré ce que j'ai fait, mon besoin de vengeance reste intact.

L'émotion que je ressens en écrivant ces lignes vient de là. Elle trouble le petit jeu du jugement qu'on porte sur les choses. Je ne suis sûr de rien. Je me suis souvent posé la question : que faudrait-il pour que je me sente en paix une fois pour toutes ? Quitter la Turquie ? Retrouver ma vieille France ? J'en saurai plus dans onze mois environ, quand je quitterai cette cellule.